



© Miriam Guttman

REPENSER LE LIEN DE L'INDIVIDU À LA COMMUNAUTÉ

Entretien avec Herman Hertzberger

par Richard Scoffier, le 11 mars 2020

Tout essoufflé par l'escalier, je pousse la porte du deuxième étage d'un petit immeuble de la Gerard Doustraat, à Amsterdam, et je pénètre dans l'agence d'Herman Hertzberger. Assis à une table banalisée parmi les autres collaborateurs en train de dessiner face à leur écran, un vieux monsieur se lève, vient vers moi, me regarde d'un air ému et me confie immédiatement, après les formules de politesse d'usage : « J'ai 87 ans et j'arrêterai de travailler quand je ne pourrai plus monter jusqu'ici... »

D'A : VOUS RAPPELEZ-VOUS LES RAISONS QUI VOUS ONT POUSSÉ À DEVENIR ARCHITECTE ?

C'est une question très difficile. Parce qu'un choix de vie, c'est toujours un processus très long dont on ne sait jamais exactement ce qui le déclenche. Mais peut-être que tout a commencé au lycée, quand l'un de mes camarades a apporté un ouvrage sur Le Corbusier. Les pages s'ouvraient sur de nombreux dessins et de nombreuses photos de réalisations et nous avons tous été frappés par la blancheur inhabituelle et revendiquée de la plupart de ces constructions. Alors que tous les immeubles autour de nous étaient plutôt gris ou sombres, la villa Savoye et le pavillon de la Suisse resplendissaient, rayonnaient. Comme si un souffle traversait le livre, sans doute lié au souvenir des horreurs de la guerre, nous invitant à imaginer que rien plus jamais ne pourrait être comme avant. Qu'il était possible d'échapper aux souvenirs du passé, au carcan de la famille, que la vie pouvait être différente...

Un peu plus tard j'ai fait un voyage à Paris avec un couple de médecins, amis de mes parents. Devant que je me destinerais peut-être à des études d'architecture, ils m'ont proposé de me faire visiter « quelque chose de spécial ». C'était la Maison de verre de Pierre Chareau et Bernard Bijvoet, commanditée par l'un de leurs confrères, le Docteur Dalsace. L'épaisseur des parois translucides, la finesse de la structure, la fluidité de l'espace, j'étais complètement abasourdi. J'ai compris dans ma chair qu'il était réellement possible d'espérer en l'avenir et que l'architecture pouvait être le vecteur d'autres manières de vivre.

D'A : MIS À PART CE LIVRE SUR LE CORBUSIER, QUELLES SONT VOS AUTRES INFLUENCES ?

De nombreux ouvrages et de nombreux auteurs m'ont accompagné et aidé. D'abord les linguistes

comme Saussure et Chomsky. Tous ceux qui, en parlant du langage, ont remarqué que l'important ce ne sont ni les mots ni leurs sens – qui ne sont que des variables interchangeables – mais la structure même de la phrase qui seule reste permanente et rend possible l'advenue d'une signification quelconque. Et bien sûr Lévi-Strauss qui a su extrapoler cette analyse à toutes les actions humaines pour montrer que protocoles, usages, rituels sont structurés comme des langages. Sans oublier l'école de Francfort, notamment Herbert Marcuse et Erich Fromm, qui a poursuivi et réactivé le projet marxiste, après la guerre.

Au-delà de toutes ces connaissances livresques, j'ai eu la chance de visiter une école Montessori et j'ai été influencé pendant toute ma carrière par cette manière inédite de concevoir la pédagogie. Une méthode où l'on ne cherche plus à inculquer des vérités toutes faites aux enfants mais où on les met en condition de trouver par eux-mêmes le chemin qui y mène.

J'ai construit par la suite de nombreuses écoles, mais cette pensée, bien au-delà de l'architecture scolaire, m'a aidé dans toutes mes commandes. Que ce soient des bureaux, des logements sociaux, des résidences pour personnes âgées : les édifices que j'ai conçus ne sont pas des appareils où tout est programmé pour induire invariablement les mêmes usages, les mêmes gestes, mais des outils qui laissent un maximum de liberté aux individus et leur permettent de vivre leur vie, de persévérer dans leur être propre.

Je me suis toujours refusé à dessiner des pièces pour manger, pour dormir ou pour travailler. Un édifice, ce n'est pas comme une machine à café, qui sert des boissons et rien d'autre. J'ai cherché à réaliser des bâtiments qui n'imposent aucun usage mais qui invitent à faire ce que l'on a envie de faire : comme les tables où l'on peut écrire, lire, travailler, manger, boire, discuter, jouer aux cartes, sans qu'aucune de ces activités ne soit prioritaire.

D'A : COMMENT ÊTES-VOUS ENTRÉ DANS LA VIE ACTIVE, UNE FOIS VOS ÉTUDES TERMINÉES ?

Après l'obtention de mon diplôme, j'ai participé à un concours pour une résidence d'étudiants que j'ai gagné, et que j'ai construite. Et peu après, un de mes oncles, qui voulait agrandir son usine, a fait appel à moi. À partir de là, les projets se sont enchaînés.

Ces deux premières réalisations m'ont donné une certaine notoriété. J'ai rencontré Aldo Van Eyck à plusieurs reprises et il m'a appelé un jour pour me

« Alors que tous les immeubles autour de nous étaient plutôt gris ou sombres, la villa Savoye et le pavillon de la Suisse resplendissaient, rayonnaient »

« Les édifices que j'ai conçus ne sont pas des appareils où tout est programmé pour induire invariablement les mêmes usages, les mêmes gestes, mais des outils qui laissent un maximum de liberté aux individus »

« J'ai toujours considéré un bâtiment comme un espace unitaire et non comme une superposition de planchers »

« Le structuralisme en architecture, c'est de parvenir à concevoir des espaces qui peuvent accueillir des usages complètement différents »

demander de rejoindre le comité de rédaction de la revue *Forum*. Là, j'ai appris beaucoup de choses, sans doute plus encore qu'à l'école. De Van Eyck, bien sûr, mais aussi de Jacob Bakema, qui était vraiment important, notamment parce qu'il avait su réaliser des projets de très grande taille. Cette revue était l'un des organes de Team Ten, mais mon héros restait Le Corbusier. Les propositions urbaines qu'il n'a jamais bâties étaient très naïves mais ses constructions restaient incandescentes, elles portaient toujours en elles cette volonté lumineuse de changer la vie dont nous parlions tout à l'heure. C'était aussi un fantastique organisateur et animateur des CIAM, ce que l'on tend à oublier aujourd'hui.

D'A : QUELS SONT LES PRINCIPES FONDAMENTAUX QUI ONT GUIDÉ VOTRE DÉMARCHE ?

J'ai toujours considéré un bâtiment comme un espace unitaire et non comme une superposition de planchers. Ainsi, dans les maisons Diagoon à Delft, des demi-niveaux se distribuent autour d'un atrium pour éviter les étages isolés et simplement superposés. Un dispositif que l'on retrouve aussi dans les établissements scolaires comme l'école Apollo à Amsterdam. Ici, autour d'un espace à double hauteur en amphithéâtre, sont desservies les salles de classe qui se déploient sur des demi-niveaux.

Mais c'est aussi la leçon des grands espaces du passé qui rassemblent tout en laissant une grande liberté individuelle. Ainsi les intérieurs des églises gothiques d'Amsterdam, tels que les a peints Emanuel de Witte, où sous une forêt monumentale de colonnes et de croisées d'ogives les fidèles se livrent à de multiples activités qui n'ont souvent rien de religieux. La place Saint-Pierre à Rome qui entoure les pèlerins comme pour les embrasser et les maintient ensemble sans les enfermer, les bases des colonnes s'offrant comme autant de sièges que chacun peut librement s'approprier. Ou la grande salle de lecture de la bibliothèque nationale d'Henri Labrouste à Paris qui englobe la communauté des chercheurs tout en laissant à chacun la possibilité de déployer son intimité sur le plan de travail qui lui est attribué. Ils semblent comme chez eux, tout en restant dans un lieu public aux coupoles particulièrement solennelles.

D'A : QUELS SONT LES PROJETS QUE VOUS AVEZ RÉALISÉS QUI CORRESPONDENT LE MIEUX À CES PRINCIPES ?

Sans doute le foyer pour personnes âgées De Drie Hoven, à Amsterdam. Mais il a été détruit. Pourtant, en le faisant, j'avais le sentiment que tous les problèmes posés trouvaient leur solution dans cette trame constructive fonctionnelle qui déterminait

une forme ouverte et évolutive. Cet espace médicalisé se développait en croix autour d'un espace public central animé par des commerces, une bibliothèque et des espaces de loisirs. C'était la condition pour que ces gens qui avaient parfois du mal à se déplacer puissent avoir l'impression d'appartenir à une communauté et ne se sentent pas isolés.

L'autre projet, c'est le Centraal Beheer. Il est maintenant abandonné et c'est une lutte pour le réhabiliter. Les unités de travail sont déterminées par une trame orthogonale et s'apparentent à des immeubles séparés par des rues couvertes. Ces blocs percés de larges baies sont connectés les uns aux autres et permettent aux employés de se concentrer sur leur travail mais aussi de s'interpeller et de discuter quand ils en ressentent la nécessité. Ce projet est considéré comme mon chef-d'œuvre et je suis en train de démontrer que l'on peut en faire des logements pour le sauver.

D'A : VOUS SEMBLEZ TRÈS ATTACHÉ À LA TRANSFORMATION DE VOS BÂTIMENTS.

C'est une des choses que j'ai aussi apprise du classicisme. La place Stanislas à Nancy est restée la même pratiquement depuis sa création au milieu du XVII^e siècle, bien que les destinations des quatre bâtiments qui la bordent de part et d'autre de l'hôtel de ville n'aient jamais cessé de se modifier. L'un était un palais qui s'est transformé en école de musique avant d'accueillir un hôtel. L'autre, conçu à l'origine pour les services des impôts, abrite un théâtre, après avoir servi d'évêché. Le troisième était destiné à un particulier et héberge désormais des bureaux de la municipalité. Quant au dernier, il a accueilli un collège de médecine et de chirurgie avant de se transformer en salle de spectacle puis en musée...

C'est une architecture simple qui, de par ses proportions et ses dimensions, a prouvé qu'elle pouvait accueillir des programmes de toutes natures. Il y a des fenêtres qui permettent à la lumière d'entrer mais qui peuvent aussi être occultées, il y a un grand escalier qui donne la mesure de l'espace intérieur et qui dessert efficacement de grandes salles ouvertes à de multiples usages. C'est un schéma simple comme la structure d'une phrase avec sujet, verbe et complément qui permet de porter une multitude de significations possibles.

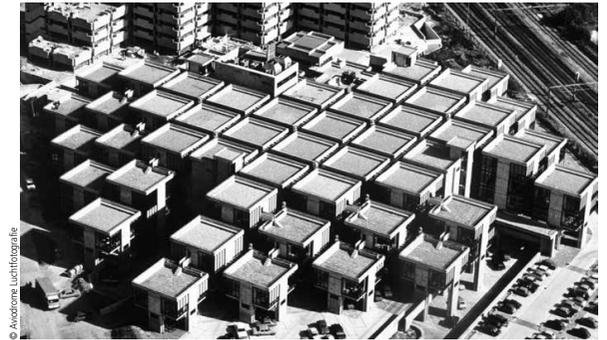
Le structuralisme en architecture, c'est de parvenir à concevoir des espaces qui peuvent accueillir des usages complètement différents. Ainsi une bibliothèque peut être transformée en centre culturel et, quelques années après, en autre chose encore. Sans parler des bureaux qui deviennent des logements et inversement...



© Herman Herzböger



© Willem Depraan



© Avedome Luchthof

En haut : Centraal Beheer, Apeldoorn (1968-1972). L'immeuble de bureaux est conçu comme un village où les employés peuvent s'isoler pour travailler mais aussi se réunir, parler, prendre un café ou déjeuner.

En bas : ensemble d'habitations Haarlemmer Houttuinen, Amsterdam (1978-1982). La nouvelle rue, délimitée par deux bandes de petits collectifs, est pensée comme une matrice facilitant le déploiement de multiples activités.



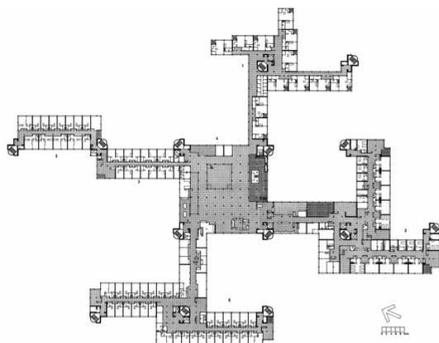
© Ger van der Muut



© Herman Herzböger



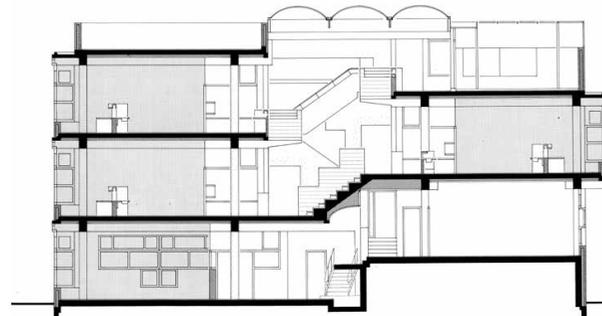
© Willem Dierpsam



En haut : De Drie Hoven, foyer d'habitation pour personnes âgées, Amsterdam (1964-1974). Les zones transformables, accueillant les chambres de ce bâtiment maintenant

détruit, s'étendaient en croix autour de la grande place centrale couverte, équipée d'une bibliothèque, de commerces et d'espaces de loisirs.

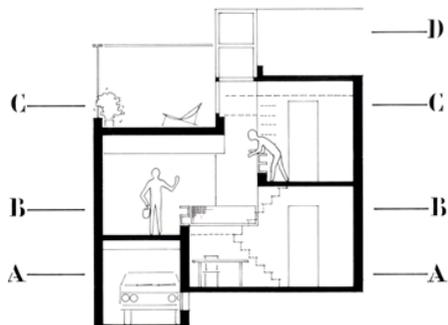
En bas : maisons Diagon, Delft (1967-1969). Un vide central unifie l'espace interne et distribue les pièces situées sur des demi-niveaux.



© Geert van der Vliet



© Klaus Knödel



© Herman Herzberger



© Herman Herzberger

Écoles Apollo, Amsterdam (1980-1983). Comme pour les maisons Diagon, les salles de classe de ces deux écoles Montessori s'organisent en demi-niveaux autour d'un atrium central en amphithéâtre.

« On a oublié que la rue est un espace d'apprentissage, que c'est le seul endroit où les enfants sont autonomes et peuvent découvrir les choses par eux-mêmes »

« Toute ma vie, j'ai cherché à traduire en architecture ces images que je vous ai montrées pour parvenir à créer un environnement familial qui donne la liberté et la sécurité tout en stimulant la cohésion sociale »

**D'A : VOUS AVEZ LONGTEMPS ENSEIGNÉ. EST-CE CE QUE VOUS AVEZ VOU-
LU TRANSMETTRE EN PRIORITÉ À VOS ÉTUDIANTS ?**

Mon père était médecin, et pour un soignant l'important c'est que ses patients soient en bonne santé, qu'ils ne souffrent pas et qu'ils soient bien dans leur peau. Pour l'architecte, ce devrait être la même chose, définir l'environnement le plus favorable au développement des individus afin qu'ils se sentent à l'aise, qu'ils se sentent libres et que leur intelligence soit stimulée.

Mais la plupart des architectes font des objets au lieu de faire des espaces. C'est l'opposition de la pyramide et du théâtre. La pyramide de Khéops est un énorme volume construit pour un mort qui ne veut pas mourir et qui veut toujours s'imposer aux autres. Tandis que le théâtre d'Épidaure est pratiquement invisible, il est tapi dans la pente d'une colline et peut accueillir des milliers de personnes qui vont faire communauté autour de la représentation du drame d'un individu victime de sa propre démesure. C'est le message que j'ai toujours tenu à transmettre aux jeunes générations.

D'A : VOTRE TRAVAIL SEMBLE TOUJOURS TOURNER AUTOUR DE LA RELATION ENTRE INDIVIDUS ET COMMUNAUTÉ...

On crée dans les villes actuelles de nombreux espaces verts, mais on oublie de faire des espaces où l'on peut se rencontrer, on oublie le caractère social de l'espace. Et on enferme les habitants dans des tours où ils ont des vues sur le paysage, des ascenseurs pour ne pas se fatiguer à monter les escaliers. Ce sont des constructions onéreuses qui n'induisent pas de qualité de vie. Ainsi les occupants d'un même immeuble ne se rencontrent pas les uns les autres et restent isolés, chacun dans leur appartement.

Je ne voudrais pas dire qu'il faille retourner au passé avec les mêmes rues et les mêmes places mais il est possible de repenser la place et la rue pour en faire des choses nouvelles. De plus, presque la moitié de la population des villes est constituée par des enfants qui sont complètement oubliés. On leur donne des ordinateurs, des tablettes pour qu'ils utilisent des jeux d'arcade et restent confinés dans leur chambre sans jamais descendre jouer seuls. On a oublié que la rue est un espace d'apprentissage, que c'est le seul endroit où les enfants sont autonomes et peuvent découvrir les choses par eux-mêmes, alors que dans la maison ils sont toujours placés sous l'autorité de leurs parents et, à l'école, sous celle de leurs enseignants. C'est seulement dans la rue qu'ils apprennent à être responsables d'eux-mêmes et peuvent accéder à une certaine citoyenneté.

J'ai toute une collection de photos que je regarde,

qui m'inspirent et qui montrent des espaces publics qui ont la capacité à être détournés, à être réinterprétés. Par exemple, une calade dans le midi de la France dont la main courante est utilisée par les enfants qui s'y suspendent, comme à une barre fixe ou à un trapèze. Ou une rue en impasse dans un quartier ouvrier d'Amsterdam qui est domestiquée le dimanche après-midi par les riverains qui descendent des chaises longues pour s'installer et discuter. Ou encore, dans le jardin des Tuileries, un socle sans statue qui sert de podium et reste librement appropriable. Ce dernier exemple est presque un symbole de l'architecture que j'ai toujours cherché à promouvoir. Une simple base qui sert de support à de multiples activités et s'offre à l'initiative des individus.

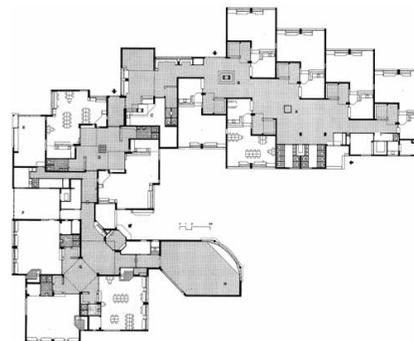
Toute ma vie, j'ai cherché à traduire en architecture ces images que je vous ai montrées pour parvenir à créer un environnement familial qui donne la liberté et la sécurité tout en stimulant la cohésion sociale.

D'A : PENSEZ-VOUS QUE L'ARCHITECTURE ACTUELLE SUIVE CETTE VOIE ?

L'architecture actuelle me semble sans issue. Tous les architectes sont esclaves du néolibéralisme et de l'argent. Les Hollandais se ruent vers les choses les plus spectaculaires. Ils font ce que la technologie et les moyens financiers d'aujourd'hui leur permettent de faire, mais jamais ce qui est seulement nécessaire. C'est un phénomène sans précédent, cette surenchère dans l'acrobatique.

Il y a des exceptions, mais elles sont plutôt l'œuvre de concepteurs étrangers comme Cruz y Ortiz Arquitectos qui ont réhabilité le Rijksmuseum à Amsterdam en 2014. Le grand espace d'accueil – qui s'est immiscé sous la galerie d'entrée et dans les cours – comme la manière dont les circulations ont été repensées pour mieux innover cet édifice labyrinthique sont tout à fait remarquables.

En France, je suis très impressionné par le travail de Lacaton & Vassal et récemment par celui de la jeune équipe qui a réalisé le Lieu de vie à Saclay (*Studio Muoto, ndlr*). C'est une œuvre ouverte qui peut se modifier et changer de programme tout en conservant son intégrité. Elle semble inachevée et pouvoir continuer de croître en toiture. On sent, notamment dans le traitement de l'escalier, que tout a été conçu pour favoriser les rencontres. C'est aussi une architecture qui, dans sa structure, pose la question de l'élémentaire. C'est un projet qui m'a passionné quand je l'ai découvert au hasard d'une revue et qui me permet encore de croire que tout n'est pas perdu... ■



© Johan van der Velden

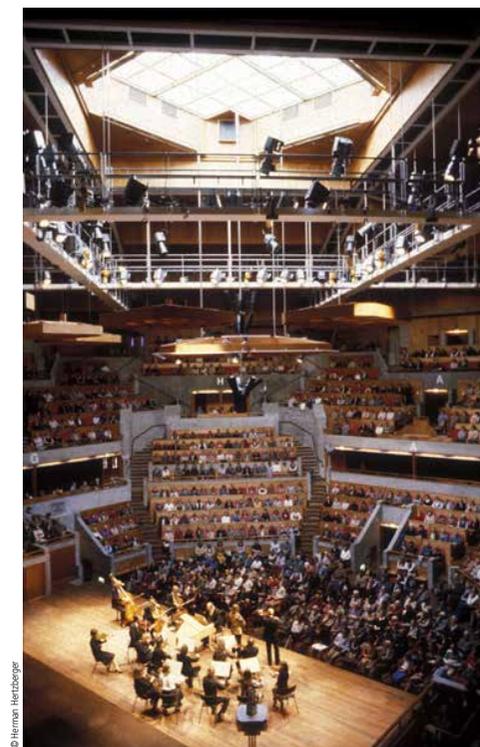
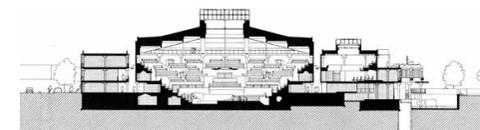


© Herman Herzböcker

Ci-dessus : école Montessori, Delft (1960-1966). Les salles de classe sont desservies, comme autant de petites maisons, par une vaste rue centrale

qui serpente pour mieux s'offrir à toutes formes d'appropriations. Ici, un sol servant permet aux élèves de se rassembler comme ils l'entendent.

Ci-contre : Centre de musique Vredenburg, Utrecht (1973-1978). Une salle de concert étudiée pour accueillir tous types de musiques.



© Herman Herzböcker